

XYZ. La revue de la nouvelle

Les ailes du silence

Christophe Gallaz



Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallaz, C. (1989). Les ailes du silence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 32–33.

Je sais une histoire incertaine. Apprenez qu'il se produisit voici peu, par-dessus la ville dont nous ignorons vous et moi le nom et le lieu, de grands vols de silences. Ils avaient des allures d'oiseaux, la silhouette innombrable et mobile, comme un reflet de soie distribué dans le ciel, un peu comme ces troupes d'étourneaux qu'on voit surgir de nulle part et disparaître en nos crépuscules de novembre. Ils étaient d'une splendeur qui les rendaient imperceptibles au commun des passants. Ils voguaient en grappes tour à tour arrondies comme des bonheurs, ovales comme des soupirs, étirées comme des nostalgies et profondes comme des chagrins, assombries comme des mystères et secrètes comme des intuitions. Ils vauquaient en l'air dans l'indifférence du jour, de la nuit et des saisons pour descendre vers les toits ou longer les horizons, enchanter les ruelles ou faire trembler quelque fleur au dos des jardins, friper l'angoisse d'une vieille ou peupler le songe d'un chaland, déplier les déserts ou voyager au ventre des clairières, puis ils regagnaient en torsades fulgurantes ces lieux rêvés que visite parfois l'âme des morts.

Pendant ce temps, dans les villes du pays tout entier, la foule des mots déferlait sans discontinuer par les rues bardées d'acier et de pneus. Elle sortait des bouches en mitraille phonétique. Elle tonitruait des gosiers, descellait les dentures et les mâchoires puis ricanait sur les tympanes alentour qu'elle déchirait. Elle était le barda qui déborde des livres et le grésillement qui jaillit des télévisions, le susurrement qui feint l'amour et le prêche qui suinte des pasteurs, le miel qui coule des notaires et l'aboi qui déboule des militaires, le babil qui campe les belles et le chant qui fige les niais.

Les mots souffraient bien entendu de cette presse inouïe. Il en était d'épais qui se sentaient devenir inutiles, de vifs qui se sentaient devenir creux, de solennels qui se sentaient devenir maladroits, de sonores qui se sentaient devenir policiers, de cinglants qui se sentaient devenir secs, de précieux qui se sentaient devenir ridicules, d'habiles qui se sentaient devenir opportunistes, d'aigus qui se sentaient devenir injustes, de féroces qui se sentaient devenir arbitraires, de sereins qui se sentaient devenir emmerdants et de murmurés qui se sentaient devenir impuissants. Leur architecture leur pesait. Ils percevaient leur forme comme une

paralysie et leur appartenance au vocabulaire comme une prison, et comprenaient que leur matière tuait en eux le sens et le cap. Ils existaient! et déjà plusieurs d'entre eux déambulaient volontiers le long des fleuves ou sur le bitume des ponts à la tombée du jour, pour y conjecturer de prodigieux anéantissements aquatiques.

Alors le vol des silences approchait l'un de ces désespérés et dépêchait un émissaire pour se poser sur son épaule et caresser sa joue de son bec ou de son aile, et tendre l'oreille à ses syllabes pour les écouter se former dans l'air cinglant de la ville et trouver leur place dans le concert des hommes — et le mot s'en ragaillardissait tout aussitôt. Comme fécondé, il s'engrossait d'un espace intérieur plus propice aux désirs fulgurants du penser le plus libre. Il se faisait plus vif et léger tout à coup, même tapi dans sa propre absence, et pour désigner quoi cette fois-ci, je vous demande? Autre chose! Ce que nul n'avait jamais su formuler! Ce qu'il y a dans les respirations de la musique, par exemple, le soubassement des poèmes et la rumeur des tombes!

Les timides purent alors se taire sans paraître noués, les poètes connurent des apaisements transparents et les mots prirent leur envol par-dessus les cités. Regardez! Nous les verrions comme des traînées orange ou des écharpes vertes, des essors de nuit ou des tombers d'aube, que sais-je, ou comme ces royaumes où ne vaut plus aucune limite ni de corps, ni de volonté, ni de solitude: tout y serait à son contraire accouplé, exprimé sans l'être et pourtant compris dans l'instant, affirmé d'avance et su d'avoir été voulu de cette manière implicite. Et le verbe serait magnifique et cette histoire serait vraie, et les amants sauraient enfin quoi se dire.

Christophe Gallaz. Né en 1948 dans le canton de Vaud. Après des études inachevées de droit, il devient, en 1973, journaliste au quotidien lausannois *Le Matin*, où il ne cessera d'élargir son éventail d'activités, passant des tâches de stricte information aux commentaires politiques ou culturels, puis à la rédaction d'une chronique hebdomadaire dès 1980. Plusieurs livres témoignent de son écriture à mi-distance du journalisme et de la littérature: une vingtaine d'ouvrages pour les enfants, en collaboration avec les dessinateurs Étienne Delessert et Roberto Innocenti, auxquels s'ajoutent à titre personnel *Une chambre pleine d'oiseaux* (L'Âge d'Homme, 1982), *Lettre à Jeanne Hersh* (Zoé, 1984) et *les Chagrins magnifiques* (Zoé, 1986). Il a participé à quelques recueils collectifs de nouvelles publiés en Belgique et en France. Au Québec, les revues XYZ, *Vice Versa* et *Écrits du Canada français* ont accueilli ses textes.